

LA FIGURE DU PAYSAN-CHERCHEUR

L'histoire de la relation de l'espèce humaine à la nature n'est rien d'autre que l'histoire des formes d'interaction qu'elle a construit avec elle. Faut-il placer pour autant l'espèce humaine et la nature sur le même plan? En dépit de tous les efforts qu'elle déploie pour y parvenir, est-elle en mesure de détruire la nature ou plutôt ses propres conditions d'existence dans la nature? La fin du monde envisagée par beaucoup ne sera jamais, si elle advient, que la fin de la présence humaine dans l'univers. Notre planète serait-elle abolie, la vie des galaxies n'en suivrait pas moins son cours.

L'agriculture exerce certes une forme de violence sur la nature dans la mesure où elle l'organise à des fins qui ne sont pas les siennes. Rien ne s'y produit et consomme qui ne soit immédiatement recyclé. La nature ne connaît pas les déchets. Les chasseurs-cueilleurs ne faisaient qu'y prélever ce qui, dans sa production spontanée, correspondait à leurs besoins vitaux. Ils ne prétendaient en aucun cas la transformer. Ils agissaient à l'égal des autres animaux, avec des rôles réversibles de prédateurs et de proies. Néanmoins, la supériorité cérébrale de l'espèce humaine, manifeste dans la fabrication d'armes et d'outils, se concrétisa très vite dans sa volonté d'élimination des espèces animales physiquement plus puissantes qu'elle. Il ne s'agissait plus seulement de combattre des individus prédateurs mais d'exterminer les espèces dont ils étaient issus. L'espèce humaine a voulu très tôt dominer les autres espèces animales et végétales.

Les chasseurs-cueilleurs ne connaissent pas l'agriculture. Nomades, ils se déplacent dans les espaces où les conditions de leur alimentation sont les plus favorables. C'est ce que font tous les animaux.

L'agriculture naît avec la sédentarisation. Il s'agit d'abord d'une agriculture vivrière. On se nourrit là où l'on vit et on consomme tout ce qu'on produit. On ne produit pas au-delà des besoins de communautés restreintes. La culture des terres, souvent gagnées sur la forêt, a peu d'impact sur les écosystèmes naturels. La planète est peu peuplée et les moyens de production sont rudimentaires. Bien entendu, il n'existe pas encore de produits chimiques.

Les rapports sociaux esclavagistes puis féodaux restent fondés sur une agriculture de subsistance. Néanmoins, les producteurs ne produisent plus pour eux-mêmes mais pour les classes dominantes. Ils éprouvent les pires difficultés à survivre de leur travail. L'impact négatif sur les écosystèmes naturels commence à se faire sentir, car la nature est traitée avec aussi peu de considération que les producteurs.

L'idée de la domination de l'espèce humaine sur la nature n'est pas née avec le capitalisme. Mais il l'a industrialisée. Il s'agit désormais de produire pour des marchés, nationaux et internationaux. Un pays dominé pourra produire pour l'exportation sans que ses propres besoins en cultures vivrières soient satisfaits. L'agriculture devient une industrie qui doit démontrer sa compétitivité à l'échelle mondiale. Pour faire baisser le prix des marchandises agricoles, il faut augmenter les rendements. On y parvient par la mécanisation sur des parcelles de plus en plus vastes et par l'usage de plus en plus intensif de produits chimiques, à commencer par le nitrate d'ammonium, d'abord expérimenté comme arme de destruction massive par l'armée allemande au cours de la guerre de 1914-1918. La terre est considérée

comme un support dont il faut éradiquer toute vie biologique et organique supposée hostile aux cultures de plus en plus artificielles que l'on plante. On arrive ainsi à la mort des sols et les rendements, d'abord dopés, finissent par stagner puis régresser.

Changer radicalement de point de vue. Se placer du point de vue de la nature, être à son écoute. La vue et l'ouïe. Qu'est-ce que cela signifie? La nature parle à travers les paysans et les paysannes qui interagissent avec elle. Être à l'écoute de la nature, quand on la travaille, c'est travailler avec elle. C'est concevoir que la nature est le lieu d'une multitude infinie de procès de transformation. C'est tenter de ressentir et de comprendre ce qu'elle fait. C'est se placer de son point de vue. C'est faire en sorte que la nature trouve des équivalences dans le langage humain susceptibles d'éclairer les pratiques.

Que nous dit la nature que nous n'entendons pas? Et d'abord, que lui demandons-nous? Que signifie cette proposition : être à l'écoute de la nature? C'est dans la pratique des paysans-chercheurs que nous trouvons des éléments de réponse. (fig.1)

Un autre horizon (2010), *L'autonomie paysanne* (2013), *L'horizon des possibles* (2016). Ces trois films, co-réalisés avec Catherine Guéneau, visent à dessiner la figure du paysan-chercheur qui s'affirme à partir de l'agriculture biologique, par opposition aux discours et aux pratiques imposées par l'industrie agroalimentaire et les techniciens de la chimie. Il s'agit désormais de travailler avec la nature et non contre elle. Il s'agit de retourner à la nature pour tenter d'en comprendre les lois. Il s'agit d'étudier les modèles qu'elle nous propose, pérennes depuis tant de millions d'années, à l'exemple de la forêt.

Partir des questions posées à la recherche par les producteurs eux-mêmes. Des questions auxquelles ils apportent des réponses sur le terrain (d'où la figure du paysan-chercheur) en liaison avec des chercheurs de profession, souvent en rupture institutionnelle (rupture qu'ils n'ont pas cherchée mais qui leur fut imposée par les orientations institutionnelles de la recherche). Nous voulions montrer que la recherche part du terrain et y retourne. Il n'existe pas de séparation. La production et l'expérimentation ont partie liée.

Notre problème en tant que cinéastes était de trouver une *forme* qui soit susceptible de matérialiser cette unité entre le terrain et la recherche. Il s'agissait par conséquent de partir de situations concrètes (toute parole filmée problématiserait des questions rencontrées sur le terrain) et d'éliminer toute voix off de surplomb comme de liaison. Nous voulions pouvoir passer d'un type de culture à un autre en rendant sensible et intelligible le fait que les problèmes qui s'y posent en matière de fertilisation des sols et de protection des cultures y sont à la fois différents et identiques. Les films témoigneraient de rencontres déjà effectives et, par son montage, en créerait de nouvelles.

Les paysans-chercheurs ont des choses à dire. Elles ont été ressenties, mûries, tournées et retournées dans le cerveau des paysans et paysannes avec lesquels nous avons entrepris de travailler. Il en résulte, pour celui ou pour celle qui parle, une parole aussi assurée de ses assises et fondations que peut l'être l'architecture d'un édifice bien conçu et bien construit. Il s'agit d'une parole arrivée à maturité comme un fruit que l'on peut savourer *à l'instant*. Et c'est bien ici que cette parole a été cultivée : dans ce champ de triticale ou dans ce champ de seigle. Bien entendu, elle n'est pas née d'elle-même ni de son environnement immédiat, elle s'est également nourrie d'apports extérieurs, parfois lointains. Mais ces apports ont été assimilés et interprétés en fonction des conditions de culture propres à chaque ferme. Ce qui

réussit chez l'un ne réussit pas nécessairement chez l'autre, vivraient-ils à quelques kilomètres de distance. Le sol peut être très différent d'une parcelle à l'autre, parfois sur la même ferme.

Nous l'avons compris très vite : un paysan-chercheur ne fait usage ni de prêts à penser ni de prêts à planter. Il n'applique pas de recettes. Il sait que la nature est complexe et il ne cherche pas à réduire cette complexité sous la botte chimique qui est supposée pourvoir à tout. Il ne cherche pas à dompter la supposée dangereuse nature, il prend le parti de l'accompagner en comprenant de mieux en mieux les contradictions qui la font se développer en dehors de tout schéma manichéen.

Il n'y a rien de dogmatique dans les discours qui nous sont tenus. Cette parole qui affirme des orientations, des positions, cette parole sûre d'elle-même, se met en jeu à travers des hypothèses de recherche et de travail qu'il s'agit toujours de vérifier sur le terrain. Il y a souvent des possibilités, parfois des probabilités, jamais des certitudes. Ce n'est pas qu'elle doute de ses orientations et positions : ce sont ces dernières qui l'amènent à construire des hypothèses.

Une parole enracinée, ce n'est pas seulement du sens, des concepts. Ce sont aussi des percepts et des affects. C'est ce mélange, comme on le dit pour les associations de cultures, qui lui donne sa charge émotive et la rend immédiatement partageable et appropriable. Ici les émotions ne sont pas utilisées pour manipuler les idées ni les idées pour manipuler les émotions. Les émotions et les idées ont grandi ensemble. Elles s'entremêlent continûment et s'affinent au contact les unes des autres.

Notre travail de cinéastes? Susciter cette parole, la libérer, la capter dans son surgissement. La croiser avec d'autres paroles, saisies dans les mêmes conditions. Croiser les paroles? Pas seulement : les faire interagir. Elles se renforcent, se contredisent, se complètent. Organiser par le montage des rencontres qui n'ont pas encore eu lieu dans la réalité. C'est à cela, aussi, que sert le montage dans un film : transformer des rencontres virtuelles en rencontres réelles. Anticiper la réalité.

Mais il y a un autre point qui mérite d'être rappelé et exploré : les films ancrent la parole au lieu de son émission. Ce lieu est double : il y a le corps qui émet cette parole, mais il y a aussi l'environnement où elle se déploie. Cet environnement est plus vaste que le territoire occupé par la ferme. Il s'inscrit dans un paysage, à la fois physique et mental, qu'il contribue à remodeler.

L'un et l'autre peuvent être saisis dans les mêmes cadres. Nos cadres affirment la primauté de la nature sans effacer l'homme à la condition – et elle est essentielle – qu'il ne cherche pas à la dominer. Simplement, la sentir, la comprendre. Mais ce *simplement* est aussi vaste que la recherche, toujours en cours, jamais achevée.

Notre démarche vise aussi à saisir ce qu'il y a de sensible dans la relation de nos "acteurs" (acteurs de leur vie avant d'être acteurs de nos films) à leur environnement. Cette relation sensible se manifeste dans le discours mais aussi dans la gestuelle qui l'accompagne. (fig 2)

Voyez par exemple Lionel Caudy dans son champ de seigle au cours d'un tour de plaine où il confronte ses hypothèses de travail aux questions et expérimentations d'autres paysans (*L'autonomie paysanne*). Tout en parlant, il se met à caresser les épis. La douceur de la caresse fait écho à la rigueur d'un discours tout en questionnements. Sans cet amour pour la

nature, qui se matérialise dans la douceur du geste, il n'y aurait pas de pensée susceptible de s'y accorder.

C'est le montage qui, dans nos films, fait office de voix off. Aucune voix tombée d'en haut ne vient dire au spectateur ce qu'il convient de voir et d'entendre dans ce qui lui est dit et montré. Nous ne sommes pas contre l'utilisation de la voix off en général, nous nous opposons aux voix off qui travaillent à la place du spectateur ou qui lui mâchent son travail. Refuser ce type de voix nécessite un travail de montage qui permette au spectateur de penser et parler par lui-même à partir des repères audios et visuels que les films lui proposent.

Nous sommes de plus en plus nombreux à penser que le développement de l'agriculture biologique conditionne le devenir de l'humanité. En ce sens, il s'agit bien d'un enjeu vital.

Nous sommes moins nombreux à penser – et c'est aussi cela que nous avons voulu rendre sensible et intelligible dans et par les films – que le développement de l'agriculture biologique suscite également le déploiement d'une forme de pensée qui résonne avec la nature et qui correspond à son mouvement réel : la pensée dialectique, issue de la dialectique de la nature.

Si, comme le disent les chercheurs Lydia et Claude Bourguignon la forêt est un modèle naturel pour l'agriculture, elle constitue aussi un modèle naturel pour la pensée (*Un autre horizon*). Pendant des millions d'années, et sans aucune intervention humaine, elle n'a cessé de résoudre les contradictions qui conditionnaient son développement. Il faut adapter le modèle naturel de la forêt à l'artificialité des modèles de l'agriculture et de la viticulture élaborés pour répondre aux besoins alimentaires et gustatifs de l'homme, moins souvent reconnus dans des sociétés de classe où la reproduction des conditions matérielles d'existence l'a toujours emporté sur le plaisir de vivre et, par conséquent, entre autres, de goûter.

Nous avons choisi de conclure la chaîne des paroles qui se questionnent et se répondent tout au long de *Un autre horizon* par cette analyse de Lydia Bourguignon : l'homme n'utilise la nature qu'à un pourcentage infime de ses possibilités. Il est très loin de tout en connaître. Au lieu de faire comme s'il n'avait plus rien à en apprendre et pouvait dès lors se substituer à elle (les OGM sont ici en ligne de mire), il pourrait et devrait, s'il n'était pas mu par des intérêts de profit immédiat, expérimenter de nouveaux croisements et de nouvelles hybridations entre plantes et entre animaux.

L'homme ne doit pas se substituer à la nature, souligne l'éthologue Eric Petiot. Il doit s'efforcer de trouver les moyens, prélevés eux aussi dans la nature, de stimuler les défenses immunitaires des plantes et de favoriser leur croissance.

Nous sommes loin de tout connaître de la nature ce qui ne signifie pas, à l'inverse, que nous n'en sachions rien. C'est en travaillant avec elle que nous apprenons à la connaître de mieux en mieux. Nous constatons parfois des phénomènes que nous ne parvenons pas à expliquer. Alain Réaut constate, encore une fois sur le terrain, que les préparations qu'il utilise en biodynamie produisent un compost de meilleure qualité mais il est incapable, pour le moment, d'expliquer pourquoi tout en cherchant à en comprendre les raisons. Ainsi avance la recherche, d'observations empiriques en hypothèses à vérifier.

“Pour être chercheur, il faut être curieux”, remarque le maraicher Xavier Deleau. Cette curiosité est partagée par tous les acteurs et actrices de nos films. Et Jean-Pierre Fleury, un des pionniers de la biodynamie pour les vins de Champagne, souligne la conjonction entre son

intérêt pour l'astronomie et sa passion pour la biodynamie. Il n'est nul besoin de sombrer dans un mysticisme abscons pour reconnaître l'influence des astres sur le développement des cultures.

(fig.3) Jean-Pierre Cathelat, céréalier, ne manque pas lui non plus de curiosité. Le voici au milieu de son champ de blé. Aujourd'hui est un grand jour car il vient d'y faire une découverte. Les chardons, dont "il faut accepter qu'ils passent au-dessus du blé", sont à l'agonie sans qu'il ait eu à recourir au moindre produit chimique pour les éradiquer. La découverte? "Les chardons sont nos ennemis mais ils ont des ennemis aussi". Il s'agit en l'occurrence d'une chenille qui ne s'attaque qu'à eux et dédaigne les blés. L'observation de la nature conduit à en découvrir la dialectique et à penser dialectiquement.

Ainsi, agriculture biologique et pensée dialectique ont-elles partie liée. Elles s'opposent à tous les schémas manichéens, issus des intérêts de l'industrie chimique agroalimentaire, qui voudraient constituer la nature en ennemie de l'espèce humaine.

Dans un film produit en 1978 (*Avenirs*, réalisé par Ada Rémy), l'ex-groupe Rhône-Poulenc s'était appuyé sur de tels schémas pour mieux vendre ses fongicides, pesticides et autres insecticides. Il n'était pas question, par exemple, de diviser les insectes en "amis" et en "ennemis", capables aussi de lutter entre eux, directement ou indirectement à travers la chaîne alimentaire. Il fallait les éliminer tous autant qu'ils étaient. Seulement, voilà : ils résistaient toujours davantage aux produits chimiques qui étaient supposés pouvoir les détruire. Que faire? La réponse se trouvait dans les intérêts à court terme de l'ex-groupe Rhône-Poulenc : il fallait mettre au point des produits toujours plus puissants dans l'espoir qu'un jour, après combien de générations de produits, aucun insecte ne survivrait. On n'oubliait qu'une chose : traiter la nature en ennemie, c'est traiter l'espèce humaine en ennemie et aboutir en fin de compte à son élimination.

Les enjeux de l'agriculture biologique se situent donc également au niveau de la pensée, une pensée qui vise à transformer la nature à partir de la connaissance de ses lois.

L'agriculture biologique est souvent associée, dans les représentations dominantes, avec une faible productivité. D'où l'idée -dominante, elle aussi - "qu'on ne pourrait pas nourrir la planète avec elle". *L'horizon des possibles* fait justice de cette ineptie. A travers l'exemple du maraîchage, le film montre et démontre que l'on peut atteindre une productivité bien supérieure à celle du maraîchage conventionnel dit "intensif". C'est tout particulièrement le cas en permaculture. Et pourquoi? Parce que l'on produit ses propres semences, celles qui sont le mieux adaptées à la terre que l'on cultive. Parce que l'on apprend à enrichir son sol avec des matières organiques. Parce que l'on apprend à associer les légumes entre eux, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Parce que l'on associe les associations de légumes à d'autres plantations, fleurs, arbustes, fruitiers, arbres mais aussi céréales. Parce que l'on crée ou recrée, comme nous l'enseigne la nature, des écosystèmes fondés sur la biodiversité. Si des pièces d'eau manquent dans un écosystème, on en crée. Elles produiront de la matière organique, amélioreront l'humidité des sols, adouciront les rigueurs du climat. Les animaux qui y vivront (canards, batraciens, insectes...) joueront un rôle utile de prédateurs. On ne peut concevoir un écosystème équilibré sans animaux. (fig.4)

C'est certainement dans la permaculture que culmine la figure du paysan-chercheur. Elle réunit deux fonctions que les sociétés de classe ont séparées et opposées : le travail manuel et le travail intellectuel. Le travail manuel y prend une part beaucoup plus importante que dans

l'agriculture chimique. Les surfaces travaillées par chaque paysan étant beaucoup plus réduites, la mécanisation y tient peu de place. Pas ou peu de tracteurs (c'est d'ailleurs ce qui permet de réduire les espaces entre les semis et contribue à améliorer la productivité). Pas de produits chimiques, pour désherber par exemple. Presque toutes les opérations s'effectuent à la main ou à l'aide d'instruments aratoires adaptés à la main, souvent remodelés en fonction des besoins du sol, de mieux en mieux identifiés. Mais ce travail manuel serait vain s'il n'était pas éclairé et guidé par un travail intellectuel intense fondé sur une relation sensible à la nature et un processus continu de documentation et d'analyse. La permaculture est un projet esthétique qui vise à augmenter la *comestibilité* de la nature. Charles-Hervé Gruyer souligne dans *L'horizon des possibles* que la productivité est un effet d'un écosystème réussi, qui satisfait tous les sens. Le sens esthétique englobe tous les autres, y compris ceux du goût et de l'odorat. Le concept de beauté en sort renouvelé et renforcé. La palette visuelle et sonore proposée par la nature, fondée sur la biodiversité et l'hétérogénéité, en sort considérablement élargie. La nature n'a jamais bruit autant dans sa plénitude visuelle.

Il ne reste plus qu'à filmer cette nature transformée par des paysans et des paysannes qui ont accepté de se laisser *cultiver* par elle. S'il existe une productivité esthétique des films, elle sera donnée de surcroît.

Gérard Leblanc
www.mediascreationrecherche.fr